



Aide à la prédication
Dimanche 25 octobre 2020
Fête de la Réformation
Matthieu 10, 26b-33

Julien N. Petit
Aumônier universitaire,
Strasbourg

« *Seigneur, envoie-moi !* » fait partie des prières simples et essentielles qu'un chrétien dit un jour ou l'autre à Dieu. Peut-on être disciple du Christ sans jamais l'avoir prononcée ? Sans jamais avoir souhaité partager à d'autres l'Évangile reçu, sans participer à ce vaste mouvement de dévoilement qui apparaît ici comme relevant de l'action même du Père dans le monde ? Peut-on être chrétien en restant sur son quant-à-soi, satisfait de sa maturité spirituelle, ou, au contraire, dans un perpétuel esprit de timidité empêchant toute parole décisive ?

Être chrétien, être disciple du Christ : une identité simple, et radicale, fondamentale.

Une identité mise en mouvement par cette péricope de Matthieu 10, qui rassemble différentes paroles d'encouragement à ceux qui sont envoyés en mission, c'est-à-dire dénués de tout sauf de l'autorité spirituelle que leur maître, le Christ, leur a confiée.

Le passage se présente en 3 parties, aux thématiques proches mais aux accents différents. Il serait judicieux d'adjoindre à la lecture les versets 24 et 25, même si leur clarté n'est pas flagrante à cause de la référence à Belzéboul.

- 26-28 : passer sans crainte des ténèbres à la lumière
- 29-31 : confiance en la Providence de Dieu
- 32-33 : confesser Jésus-Christ

Le commentaire qui suit s'inspirera largement de l'ensemble du chapitre 10

Dans la crainte

Pitié ! Evitons de parler du « *dynamisme* » de l'envoi des disciples ! Le terme est tellement galvaudé par notre esprit moderne épris de positivisme et de changement. Sauf à préciser qu'on entend par là l'action d'une force, d'une puissance venant de Dieu ce qui est le sens premier de *Dunamis* en grec. Une force qui a beaucoup à faire ici avec la peur, avec la crainte.

La crainte est effectivement au cœur des propos mis par Matthieu dans la bouche de Jésus, tout comme le fait Luc dans le passage parallèle (Luc 12, 2-9). Car si le maître appelle ses disciples à ne pas craindre (v. 26.31), c'est bien que le danger est là, possible, et même probable. Celui de ne pas être reçu (v. 14), d'être jugés par toutes sortes d'autorités (v. 17-18), jusqu'au risque d'y perdre la vie, de voir son corps tué, selon l'expression du v. 28. Ceux qui partiront annoncer le Royaume de Dieu ne feront donc pas face à la « peur du changement », ou encore moins à la « peur de gagner », mais à des risques avérés. J'ajouterai : de toute éternité, aujourd'hui comme hier, en raison de cette Parole que les « *siens n'ont pas accueillie* » (Jean 1,11).

Dévoilement – des ténèbres à la lumière

L'envoi, au sens théologique du terme, ne se résume donc pas à un agréable dynamisme. La joie de l'Évangile y apparaît teintée de gravité, voire de tragique. Elle est présentée ici comme un passage du secret au dévoilement, de l'obscurité à la lumière : « *Il n'y a rien de voilé qui ne doive être révélé, rien de caché qui ne doive être connu. Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le en plein jour* » (v. 26-27).

Les ténèbres (*skotia*) ne renvoient pas seulement à un manque de lumière. Leur connotation est largement spirituelle. Elles sont le lieu de ce qui se perd et souffre : le corps y est plongé, quand il ne bénéficie plus d'un œil pur (Mt 6, 22-23) ; mais aussi le serviteur inutile, celui qui n'a pas su faire fructifier le trésor qui lui avait été confié (Mt 25, 30).

Dans le dévoilement encouragé par Jésus, on entendra donc l'appel à vivre en « *enfants de lumière* » et à en porter le fruit de « *bonté, de justice et de vérité* » (Ephésiens 5, 9). Et que font la justice et la vérité, alliées à la bonté, sinon de dévoiler les « *œuvres stériles des ténèbres* » (Eph 5, 11) ?

Proclamez !

Mais quelles sont ces choses cachées que la mission du disciple doit révéler ? Est-ce que ce sont, comme le suggère Ephésiens, des pensées honteuses ou choquantes que l'on préfère dissimuler, et que le glaive de la Parole de Dieu viendrait alors débusquer ?

Les paroles de Jésus concernent plutôt ici l'attitude même des disciples. Ce sont les enseignements de Jésus, d'abord ceux au sujet du Royaume qui ont dominé les deux premières parties de l'évangile de Matthieu, qu'il faut annoncer à voix haute « *sur les toits en terrasse* » (v. 27).

Annoncer le Royaume ne peut pas se faire à moitié. Rappelons-en le programme : « *guérissez les malades, réveillez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons. Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement* » (v. 8). On sait combien une telle annonce peut inquiéter ... ceux qui ont à la faire ! Ceux-là doivent se rappeler pourtant que le Royaume ne consiste pas en paroles, mais en puissance...

Cependant jamais les disciples ne sont appelés à briller par eux-mêmes. Ce n'est pas une solide confiance en eux-mêmes qui les porte, mais plutôt :

- L'assurance de participer à une œuvre voulue par Dieu : « *rien de voilé qui ne doive être révélé* », et d'entrer ainsi dans une stratégie de Dieu pour le monde.
- Une confiance fondamentale dans la providence de Dieu. Cette Providence se comprend moins comme le fait que Dieu gouverne la marche du monde que comme le soin que Dieu prodigue à ses enfants, qui valent « *plus que beaucoup de moineaux* » (v. 31)
- L'exemple et l'autorité de leur maître qui les précède, et qui est soulignée ici par le fait que le « *disciple n'est pas au-dessus du maître* » (v. 24). En l'occurrence, Jésus est présenté avec force comme médiateur entre le Père et ses enfants : « *mon* » Père (v. 33), et « *votre* » Père (v. 30).

Dieu dans tout ça

Les envoyés sont animés d'une crainte, qui n'est pas celle des hommes qui mettent à mort, mais de « *Celui qui peut faire disparaître l'âme et le corps dans la géhenne* » (v. 28). L'expression désigne Dieu. Dans un jeu de semblables, il y a crainte contre crainte : la crainte de Dieu est libératrice de la crainte des hommes. Ceux-ci tuent (*apokteinaï*), alors que Celui-là perd (*apolesai*).

La géhenne étant le nom grec de la vallée du Hinnom, au sud de Jérusalem, un ancien lieu de sacrifices humains. Mais le terme, fréquemment utilisé dans le Nouveau Testament a fini par désigner le lieu d'un châtement associé au jugement dernier.

Quant à l'expression que la Nouvelle Bible Segond (NBS) rend par « *indépendamment de votre Père* » (v. 30), Pierre Bonnard note deux sens possibles :

- Vous ne mourrez pas pour l'Évangile sans que Dieu le veuille (version forte)
- Vous ne mourrez pas sans Dieu (mais la mort n'est pas le fait de sa volonté) (version light)

Cet exégète pour sa part opte pour la 1^{ère} proposition, la forte : quand le malheur frappe un disciple en mission, sa mort ne sera pas seulement une mort accompagnée, en présence de Dieu. Bien plus, elle trouve son sens dans l'accomplissement de Sa volonté, parce qu'elle est liée à l'annonce de l'Évangile.

Avec Christ, Christ avec moi

Cet Évangile, cela a déjà été dit, doit se révéler. L'enjeu est capital, puisqu'il ne s'agit de rien moins que de bénéficier de la médiation du Christ devant le Père. Ainsi celui qui se reconnaît en Jésus, Jésus se reconnaîtra en lui (v. 32), dans une forme de solidarité réciproque, qui n'est pas sans évoquer une relation d'amitié.

Une telle confession est absolument christocentrique. Elle se détache des mystères du Royaume tels qu'ils étaient présentés jusqu'alors par Matthieu.

Un accent proche se retrouve en Romains 10, 9 : « *Si avec ta bouche tu reconnais (homologues) en Jésus le Seigneur, et si, avec ton cœur, tu crois que Dieu l'a réveillé d'entre les morts, tu seras sauvé* ».

Quelques pistes de prédication maintenant :

Être en mission

Attention : danger de tarte à la crème ecclésiale avec la mission. Entre caricature plus ou moins réelle du missionnaire, et abandon de toute idée d'une annonce perçante de l'Évangile, l'éventail est large et la crème tantôt amère, tantôt dénuée de toute saveur.

Il est bon de laisser un peu de côté tout ce qui nous détourne de cette mission d'Évangile : nos représentations souvent simplistes, mais aussi nos réticences, notre pudeur naturelle.

Il est évident que l'Évangile est une réalité à vivre en l'annonçant, ou à annoncer en la vivant. Les discours d'envoi des disciples, mais aussi le

dynamisme propre à l'Esprit que l'on voit à l'œuvre dans la naissance de l'Eglise, selon le livre des Actes, en témoignent.

- Les disciples sont envoyés vers les plus proches, vers les « *moutons perdus de la maison d'Israël* » (v. 5-6), à l'exclusion des populations païennes. Ce sont les contours donnés par Jésus à la mission. Des contours limités à un peuple, aux plus proches. Même si l'on sait que cet horizon s'ouvre très vite aux nations païennes, il vaut la peine de marquer ce temps, et de considérer la mission non comme une affaire de lieu, mais comme une vitalité ; non comme un voyage, mais comme un déplacement, un changement de perspective.

Cette idée entrera en résonance avec la fête de la Réformation. Le protestantisme n'est pas né d'une volonté d'aller proclamer la Parole de Dieu ailleurs, il ne s'est pas vécu d'abord comme une autre Eglise. La volonté de Luther et de la première génération de Réformateurs était plutôt de changer l'Eglise connue.

- Guérir, réveiller, purifier (v. 8) : le « programme » peut effrayer, mais c'est ainsi. La mission ne se fonde pas sur une action humaine, mais sur ce que Dieu peut et veut faire. Il est notable d'ailleurs que ces choses s'accomplissent « *en chemin* » (v. 7), c'est-à-dire au moment où l'envoyé ne dispose d'aucune ressource, où il est disponible à toute rencontre, avant même de pouvoir être accueilli dans une maison.
- La mission n'invente rien. Elle dévoile ce qui, de toute façon, sera révélé un jour. Elle le prépare, apparemment à perte, en tout cas à court terme. Le risque est pour elle de tomber dans une forme de mystique eschatologique dans laquelle le présent ne serait plus que l'ombre de ce qui vient, mais elle s'en gardera par la pensée que le Père veille déjà sur un seul cheveu de notre tête, sur le plus infime détail de notre action quotidienne.

Autorité spirituelle

Pour tout envoyé, quel qu'il soit, on se demandera : quel est son mandat ? Au nom de qui agit-il, parle-t-il ? Se pose alors la question de l'autorité spirituelle. On peut la comprendre comme l'instrument du passage de l'obscurité à la lumière, de la nuit au jour. L'autorité est ce qui permet de révéler une vérité enfouie.

Comment la comprendre selon ce passage ?

- Une confiance forte dans la providence et la souveraineté de Dieu.

- Une crainte du Seigneur, qui libère des influences humaines
- Une liberté de confesser son attachement au Christ
- Une résistance dans l'épreuve, car la mission n'aura rien de paisible (« *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée* »)

Le portrait de disciple qui se dessine ici correspond sans doute peu à ce que nous définissons souvent comme « autorité », qui relève plus d'une capacité à décider, à guider ou à accompagner.

Il est vrai que pour Matthieu 10, il n'est pas question de contexte communautaire, en dehors de celui d'Israël, bien plus large que les cercles d'une Eglise ! L'attention n'y est pas portée sur le résultat, la belle Eglise vivante, la communauté rayonnante, mais sur l'attitude des disciples. Dieu fera le reste.

Ne regardons-nous pas sans cesse, avec plus ou moins d'admiration, aux mérites de tel ou tel dans son Eglise, et à sa réussite ?

Et nos ministères n'ont-ils pas au moins autant besoin de ces vertus d'autorité que de formation professionnelle, pour que l'Eglise soit véritablement missionnaire ?

Confesser sa foi

C'était le 02 octobre dans une émission bien connue du petit écran. LA question posée par l'animateur était : « Trouvez-vous les mesures prises contre le COVID excessives ? ». Une jeune femme se lève dans le public, micro en main. Dès ses premiers mots, elle s'affirme porteuse d'un message porteur d'amour et d'espoir. Ce message est Jésus-Christ, dit-elle, qui est mort à la croix pour nous tous. Après un temps d'arrêt, l'animateur repose sa question, avec beaucoup de tact. La jeune femme dit qu'il y en a assez du virus, et qu'elle voudrait parler de Dieu, de Jésus, en qui elle croit.

Courage, ou témoignage hors de propos ? Cette scène – véridique – pose question.

Une telle confession de foi publique rejoint la perspective dessinée par Jésus : se reconnaître en lui, le confesser fait de lui le médiateur, l'intercesseur entre Dieu et les hommes.

Comme dans l'exemple de cette jeune fille, il n'est pas d'abord question d'un contexte, d'un « comment » faire, mais d'être et de dire : « *Si, de ta bouche ...* » (Rm 10, 9).

Nous sommes parfois capables de réflexions si fines et complexes qu'il nous arrive d'oublier un fait essentiel : retrouvons-nous le Christ dans ce que

nous avons élaboré comme vision ou programme de l'Église, le retrouvons-nous confessé dans notre accueil, dans notre catéchèse, etc... ?

Le contexte compte cependant pour articuler cette confession. Dans un débat télévisé sur une épidémie, confesser le Christ percera sans doute mieux sur la base d'arguments en lien avec la question posée : qu'en est-il de la peur ? De la volonté de sauver des vies ? De la dette économique ? Comment la foi peut-elle nous aider à nous y retrouver dans cette forêt éthique ? Une confession publique trop désincarnée, ex-nihilo, aura moins de chances de convaincre, et risque même de faire passer la foi pour une posture de principe, ou identitaire, ce qu'elle n'est pas.